ALLOCUTION

FAITE A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Dans sa Séance du 21 Novembre 1877

SUR LA 2e SESSION

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

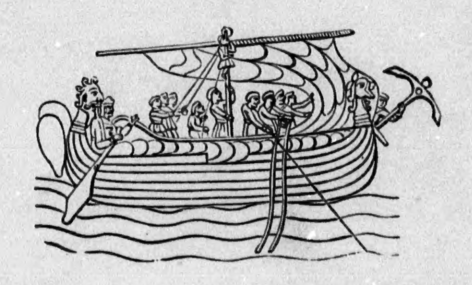
AMÉRICANISTES

Tenue à Luxembourg du 10 au 13 Septembre 1877

PAR

GABRIEL GRAVIER

Membre de la Société



ROUEN

IMPRIMERIE E. CAGNIARD, RUE JEANNE-DARC, 88.

—

1877

CONGRÈS

DES

AMÉRICANISTES

2e SESSION.

—

ALLOCUTION

FAITE A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Dans sa Séance du 21 Novembre 1877

SUR LA 2e SESSION

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

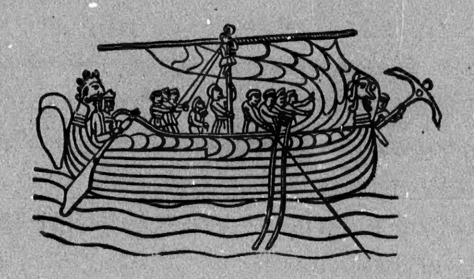
AMÉRICANISTES

Tenue à Luxembourg du 10 au 13 Septembre 1877

PAR

GABRIEL GRAVIER

Membre de la Société



ROUEN

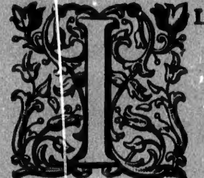
IMPRIMERIE E. CAGNIARD, RUE JEANNE-DARC, 88.

—

1877



MESSIEURS,



IL y a six ans, à pareille époque, notre bien regretté collègue, M. d'Avezac, vous faisait une intéressante allocution sur la première session du Congrès International des Sciences Géographiques.

Je vous demande la permission de vous entretenir d'un autre Congrès, beaucoup plus modeste, mais digne aussi de votre bienveillance.

Il a pour objet le continent américain. Au lieu de s'attaquer à l'universalité de la science, il s'est donné pour cadre, au moins dans sa deuxième session, l'archéologie, la géographie historique, la linguistique, la paléographie, l'anthropologie et l'ethnographie.

L'Institut royal grand-ducal de Luxembourg a pris l'initiative de cette session; M. Servais,

ministre d'Etat honoraire, président du Conseil d'Etat et bourgmestre de la capitale du grand-duché, M. le docteur Schœtter et M. Wurth-Paquet, président de la Cour Supérieure de Justice, ont assumé la lourde tâche de l'organiser. M. Lucien Adam, conseiller à la Cour d'Appel de Nancy, a mis à leur disposition sa plume, sa parole, son expérience, son dévoûment, et ces messieurs me sauraient mauvais gré de dissimuler ici que M. Adam a été l'âme de la session de Luxembourg comme de celle de Nancy.

Le roi de Hollande, S. M. Guillaume III, a daigné prendre le Congrès sous son patronage. S. A. R. le prince Henri des Pays-Bas a bien voulu en être président d'honneur. Ces précieuses adhésions ont naturellement déterminé celles de toutes les sommités administratives et scientifiques du grand-duché.

Les travaux du Congrès ont-ils répondu à l'attente de nos hôtes ? Je l'espère, d'abord parce que l'importance des communications faites et des ouvrages offerts prouve que l'appel des organisateurs du Congrès, entendu des deux hémisphères, a provoqué un grand mouvement scientifique ; je l'espère surtout parce que les théories hasardées,

fantaisistes, ces premiers bégaiements ou tâtonnements de la science, qui se produisent dans tous les congrès, ne se sont manifestées que très-timidement, par deux mémoires auxquels ont été rendus les honneurs funèbres.

A l'ouverture de la première séance, M. Wurth-Paquet, président du comité d'organisation, a souhaité la bienvenue aux membres étrangers, parmi lesquels les Français étaient en majorité. Il nous apprit ensuite que S. A. R. le prince Henri, retenu loin de Luxembourg, serait représenté par M. le baron de Hogendorp [1], son aide-de-camp, qui lui transmettrait quotidiennement un rapport sur nos travaux.

Après cette communication, le Congrès procède à la constitution de son bureau définitif [2] et à l'élection du conseil international [3].

[1] Le nom du brillant officier éveillait en nous les plus vives sympathies. Nous nous rappelions qu'un général Hogendorp a bravement et loyalement servi la France.

[2] Sont élus par acclamation : Président : *M. Wurth-Paquet* ; — Vice-Présidents : *MM. Lucien Adam, Schmit, Reuter et Schœtter* ; — Trésorier : *M. Eltz* ; — Secrétaire-Général : *M. Henrion* ; — Secrétaire-adjoint : *M. Vanwerweké* ; — Sténographe : *M. Prosper Müllendorff.*

[3] Sont élus au scrutin de liste par la section française :
MM. le comte de Marsy, Lebrun, G. Gravier, le marquis de Monclar et Beauvois.

La seconde séance est présidée par M. Leemans, conservateur du musée royal néerlandais d'antiquités de Leyde. Elle est consacrée à l'anthropologie et à l'ethnographie.

MM. Lucien Adam et Peterken lisent ou résument quatre mémoires :

1° *Les anciens Pueblos ou Town-Builders,* par M. Edwin Barber ;

2° *Les Mound-Builders de l'Amérique,* par M. Robertson ;

3° *Témoignages ostéologiques fournis par les anciens Mounds du Michigan*, par M. Gillman ;

4° Une étude ethnographique par M. le baron de Bretton.

Ces mémoires, en partie faits sur place, ajoutent des renseignements précieux à ceux déjà recueillis par Carver, Warden, Squier et autres.

Nous ne savons cependant pas encore le premier mot de l'histoire des constructeurs de ces vastes retranchements (assez semblables à nos *Camps de César)* qui se trouvent dans l'ouest et le nord-ouest de l'Amérique Septentrionale. Nous connaissons leur architecture militaire, qui était très-avancée, leurs modes d'inhumation et d'incinération, leur outillage ; nous savons même qu'ils

travaillaient le cuivre natif à froid, ce qui est curieux et utile à noter ; mais d'où venaient-ils et que sont-ils devenus? Rien ne peut le faire supposer.

De ces temps lointains, jalonnés seulement de quelques vestiges sans date, M. Emile Guimet nous ramène au temps présent, c'est-à-dire aux Chinois qui vont chercher fortune en Californie.

Les Anglo-Saxons ont exterminé les Peaux-Rouges. Leurs philosophes, qui n'étaient pas des philanthropes, assuraient qu'on ne pouvait ni se les assimiler, ni les civiliser, ce qui était une raison pour les détruire. Leurs prêtres, notamment le Rév. Ezra Stiles, prétendaient que les Indiens étaient fils de Cham et que les fils de Japhet ne pouvaient ni leur ouvrir les bras, ni les réduire en servitude, et qu'il fallait conséquemment les extirper de l'Amérique. De pareils arguments ne se discutent pas. On perdrait sa peine à rappeler que les métis acadiens sont parfaitement civilisés, que les Paraguayens ont des arts et une littérature, que les Français, notamment les PP. Jésuites et Cavelier de la Salle, civilisaient très-bien les enfants des Iroquois et des Hurons, que le gouvernement brésilien voit dans les Tupis, encore

répandus sur les deux tiers de l'empire, de précieux auxiliaires et qu'il veut achever de les conquérir, non par les armes, mais par l'expansion de la science, du travail et de la religion chrétienne [1].

Les Anglo-Saxons traitent les Chinois comme ils ont traité les Peaux-Rouges. Eh bien! je demande, s'il n'y a pas d'indiscrétion, si c'est parce que les Chinois sont aussi des sauvages qu'il est impossible de civiliser, ou si c'est parce qu'ils seraient fils de Cham?

Dans la troisième séance, présidée par M. Peterken, M. Francis Allen fait une communication sur *La très-ancienne Amérique*.

M. Allen croit à l'unité de l'espèce humaine et soutient que l'Amérique a été peuplée par des émigrants venus du sud-est de l'Asie. Cette hypothèse, très-contestable, devait être vivement

[1] M. da Silva Paranhos, consul-général du Brésil à Liverpool, a offert au Congrès un ouvrage de M. Couto de Malgalhães imprimé, en 1876, par ordre du gouvernement. Cet important travail a pour titre : *O Selvagem*. — I. *Curso da lingua geral segundo Ollendorf*. — II. *Origens, costumes, regiâo selvagem*. (Rio de Janeiro, Typographia da Reforma, 1876). Il a pour but la formation et l'éducation d'un corps d'interprètes qui facilitera la fusion des races Portugaise et Tupi.

combattue, quand M. l'abbé Hengesch, sur un passage mal compris, a protesté longuement et énergiquement contre toute discussion contraire à la Bible et aux croyances religieuses du grand-duché.

M. Peterken a rappelé que, dans une séance solennelle du comité d'organisation, S. A. R. le prince Henri a dit : « Dans le Luxembourg, pays « libre, vous discuterez en pleine liberté » ; les esprits éclairés du pays et les principaux organes de la presse ont jugé sévèrement les protestations de M. l'abbé Hengesch : on a compris, néanmoins, que l'autochthonie et l'ethnogénie des races américaines ne pourraient pas être discutées librement, et les savants qui se proposaient de traiter ces questions ont renoncé à prendre la parole.

Cet incident clos, nous sommes revenus aux Mound-Builders par deux mémoires de MM. Stephen Peet et Force. Ces auteurs nous apportent de nouveaux éléments de comparaison et nous font désirer la continuation des recherches.

Avec la quatrième séance, nous entrons dans l'histoire de l'Amérique et de sa découverte. Comme l'observe le président, M. le baron de

Hellwald, nous passons de l'histoire où règnent l'hypothèse et l'incertitude à l'histoire qui se rapproche de nous et que nous pouvons juger d'un œil critique.

Au lieu de la lumière, toujours faible et vacillante, que projettent les épaves échappées aux coups des siècles et des hommes, nous avons des documents certains, authentiques. Sur ce nouveau terrain on peut marcher d'un pas ferme, à la condition toutefois d'être équitable et prudent; à la condition surtout de ne pas perdre de vue que l'histoire n'est pas une fillette qui se contente de fleurs artificielles et de bijoux en cuivre doré, mais qu'elle est une noble et sévère déesse qui ne veut pour encens que la vérité vraie.

M. Beauvois ouvre la série des études historiques par un mémoire sur les colonies du Markland et de l'Estotiland au XIVe siècle, et sur les souvenirs qui en subsistaient au XVIe et au XVIIe siècle. Il a surtout pour objectif la relation des frères Zeni. Cette question n'est pas nouvelle. Elle a fait l'objet de savantes discussions en France, en Danemark, en Angleterre et en Italie [1]. Mais M. Beauvois tire

[1] Elle a été résolue affirmativement par le cardinal Zurla, par Buache, Forster, Humboldt, par MM. Paul Gaffarel, Henry

une grande autorité de ses connaissances spéciales sur la géographie, l'histoire et les langues du Nord, et, selon toute apparence, son opinion prévaudra définitivement.

M. Beauvois parle incidemment des traces de christianisme que nos missionnaires et nos marins ont trouvées dans l'Amérique du Nord, spécialement dans notre Acadie, la Nouvelle-Ecosse des Anglo-Saxons.

Une intéressante discussion établit que, dans les Amériques, les traditions de l'homme blanc sont habituellement connexes du culte de la Croix. Voilà un curieux sujet d'étude pour la prochaine session du Congrès des Américanistes.

M. le professeur Blaise fait ensuite le résumé d'un travail de M. Nodal sur la législation comparée des Mexicains sous les empereurs aztèques et des Péruviens à l'époque des Incas. Ce résumé, fait avec esprit, a reçu bon accueil, mais les applaudissements reviennent à l'orateur, car le travail de

Major et Gabriel Gravier. Elle a été résolue négativement par M. C.-C. Zartmann, dans un travail très-savant et très-bien fait publié par les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. III de l'année 1835 et LXXIe de la collection.

M. Nodal n'ajoute rien ou bien peu de chose à ce qu'à déjà dit Prescott.

J'ai remplacé M. Blaise à la tribune pour résumer un travail sur la découverte du Mississipi. J'ai profité, pour reprendre ce travail, de ce que M. Mario de la Quesnerie a bien voulu me confier un important dossier de famille. On persiste à faire le silence autour du nom de Cavelier de la Salle, et je persiste à croire que cet explorateur est l'un des deux ou trois plus grands hommes du XVIIe siècle; on veut encore attribuer aux PP. Jésuites la découverte du Mississipi, et je suis convaincu que cet honneur revient à Cavelier de la Salle.

M. Peterken termine la séance par un récit humoristique, hardi, de son séjour en Paraguay. Je dis : hardi, parce que les mœurs paraguayennes sont légères, naïves, pastorales et, par suite, souvent difficiles à peindre devant les dames. M. Peterken, heureusement maître de sa parole, a pu toucher souvent, sans jamais la franchir, la limite de ce qui est permis.

La cinquième séance ouvre sur un ton plus grave. M. da Silva Paranhos termine son discours

de prise de possession du fauteuil présidentiel en regrettant les monuments précolombiens détruits, les uns, par l'ignorance et la cruauté des conquérants, les autres, par le fanatisme religieux.

M. Schœtter, l'aimable et très-sympathique professeur, nous entretient ensuite de Christophe Colomb, d'Americ Vespuce et du nom d'Amérique donné au Nouveau Continent.

Je crois que, depuis les grands travaux de Humboldt et de M. d'Avezac, l'accusation portée contre Vespuce n'a plus de partisans ; néanmoins, une analyse critique des arguments successivement produits pour et contre s'imposait au Congrès des Américanistes, et franchement elle ne pouvait tomber en des mains plus sûres et plus compétentes. M. le docteur Schœtter établit qu'on a donné au Nouveau-Monde le nom d'Amérique, parce que le florentin Améric Vespuce a, le premier, reconnu que les terres découvertes par Christophe Colomb n'étaient pas, comme le croyait ce navigateur, une dépendance des Indes, mais un monde nouveau.

C'est seulement, dit-on, par un injuste caprice de la Fortune que le Nouveau-Monde ne s'appelle pas Colombie.

Eh bien ! qu'il me soit permis de le dire, la Fortune, que l'on représente comme aveugle et capricieuse, se montra, pour cette fois, très-clairvoyante et très-équitable.

Christophe Colomb n'a jamais dit la vérité sur les causes de sa découverte. Ce qu'il avait appris des Arabes et des Islandais, des Portugais et d'Alonzo Pinçon, peut-être de son frère Barthélemy et du marin qui mourut à Madère, dans sa maison, il n'en conserve aucun souvenir. Il n'avoue pour collaborateurs que les Grecs et les Pères de l'Eglise. Avant lui, nul n'a pensé qu'on pouvait traverser l'Atlantique ! A lui seul tout l'honneur et toute la gloire !

Je ne méconnais pas son génie et sa persévérance ; je n'ai pas la pensée de l'amoindrir ; je reconnais qu'il a été le plus grand homme du monde : mais je constate qu'il a été ingrat envers ses collaborateurs, qu'il les a, sans profit pour lui, privés de leur part de gloire, et je regarde comme une punition méritée le coup de Fortune qui fit donner le nom d'un autre au continent par lui découvert.

Des historiens des *conquistadores* nous passons, avec M. l'abbé Schmitz, au récit de la destruction

des Eriés ou Kakwaks par les Iroquois-Senecas. L'auteur a vu le pays et c'est à Buffalo même qu'il a recueilli ses renseignements.

De ces faits, trop certains, qui montrent que les Sauvages étaient aussi fous que les Européens, l'auteur trébuche et tombe dans la légende de saint Thomas.

D'après certaines traditions, dit-il, saint Thomas aurait prêché l'Evangile en Paraguay. Comme preuve, il lit un récit déjà publié, ce me semble, par le P. Charlevoix.

Saint Thomas nous est présenté comme apôtre et martyr des Indes. Les uns le font mourir à Béryte, en Phénicie, les autres à Méliapour, sur la côte de Coromandel, ou près d'Edesse, en Mésopotamie. Origène, s'appuyant d'une ancienne tradition, lui fait parcourir la Perse et tout l'Orient. Tillemont et d'autres agiographes ne croient guère à cette odyssée. Un voyage en Amérique est bien autre chose qu'un voyage sur les côtes du golfe du Bengale. C'est tout simplement prodigieux. Si l'apôtre est mort à Béryte, à Meliapour ou aux environs d'Edesse, il a fait plus qu'aller en Amérique: il en est revenu, ce qui est un nouveau prodige. Et si l'on veut tenir compte de la tradition

rapportée par le P. Yves d'Evreux et Vasconcellos, le *Marata* du *Toupan*, c'est-à-dire l'apôtre de Dieu (le *Pay Tuma* de M. l'abbé Schmitz), aura traversé l'Amérique de l'ouest à l'est, et fait le tour du monde 1500 ans avant Magalhâes!

Il se peut, observe M. l'abbé de Meissas, que saint Thomas n'ait pas traversé le Pacifique; mais ce qu'il n'a pas fait, ses disciples ont pu le faire, et cela suffirait pour que la tradition ait rattaché à saint Thomas les souvenirs d'une évangélisation antécolombienne. Au surplus, M. l'abbé de Meissas ne soutient en aucune façon la vérité de cette évangélisation.

En ce qui me concerne, je pense que le Congrès perdait son temps et, à l'exemple de saint Thomas lui-même, j'attendrai, pour croire, que j'aie touché du doigt.

Jusqu'à présent, en fait de prédications chrétiennes en Amérique, il n'y a d'historiquement démontré que celles de Jonus, évêque saxon, d'Erik-Upsi, évêque islandais, et de ses successeurs au siége de Gardar, et toutes ont eu pour théâtre les provinces qui confinent aux embouchures du Saint-Laurent.

Avec M. Paul Gaffarel, nous passons aux voyages et aux colonies des Français au Brésil.

Il commence tout naturellement par la découverte attribuée à Jean Cousin, marin du port de Dieppe. Il montre que les connaissances nautiques, l'audace et l'esprit d'aventure des Normands ainsi que le courant d'idées qui portait, en 1488, les regards de tous les marins vers l'Occident, rendent très-possible le voyage de Jean Cousin. Il suppose que ce marin voulait aller aux côtes d'Afrique et qu'il fut emporté à l'ouest, comme Cabral, bon gré, mal gré, par une tempête ou par le *gulf stream*. Il compare ensuite le Pinçon de Cousin au Pinçon de Colomb ; il remarque la similitude des caractères, ce qu'il y eut d'anormal dans les rapports de l'amiral avec le commandant de *La Pinta* et dit enfin, avec raison, qu'Alonzo semblait suivre une voie déjà parcourue.

M. Gaffarel ne parle pas, je crois, de l'enquête faite à Palos par Washington Irving. C'est sans conséquence. Du moment où cette enquête est négative, comme on devait s'y attendre, elle ne prouve ni pour ni contre un premier voyage de Pinçon avec les Français.

En résumé, M. Gaffarel réunit tous les renseignements, tous les arguments qui peuvent faire la preuve morale de l'expédition de 1488.

Il nous entretient ensuite des navigateurs anonymes dont on retrouve les traces ; puis de Binot Paulmier de Gonneville dont M. d'Avezac a publié la relation originale et restitué l'itinéraire ; puis de Jean Parmentier, ce bon capitaine, qui entraînait jusqu'à Sumatra les marins du Pollet en leur récitant les poésies qu'il composait à bord. Cette partie du travail de M. Gaffarel repose sur deux pièces d'une incontestable valeur : le récit de Ramusio, depuis longtemps connu des érudits, et le journal de bord de Parmentier découvert, aux environs de 183o, par Estancelin, dans la bibliothèque de M. Tarbé. Après le récit de cette belle navigation, qui, selon toute apparence, n'était pas la première que les capitaines des deux Ango faisaient dans ces mers lointaines, M. Gaffarel donne l'historique de la colonie française du Brésil.

Ce travail est plein d'intérêt, bien étudié ; je regrette de ne pouvoir en parler que sur mes souvenirs.

Avec cette facilité merveilleuse qui n'appartient

qu'à la pensée, nous allons passer de notre ancienne *France Antarctique*, de cette province de Rio de Janeiro dont les paysages imposants et gracieux faisaient dire à Jean de Lery, il y a trois siècles : *Sus, sus, mon ame, il te faut dire ta joie !* de cette terre si pleine d'avenir et toujours aimée des Français, nous allons passer, dis-je, à l'Amérique du Nord, près du cap Roman ou du cap Fear, par le 33e ou le 34e degré de latitude septentrionale. Giovanni Verrazzano, parti de Dieppe en 1523, par ordre de François 1er, pour découvrir de nouvelles terres, reconnut, en l'un de ces points, le continent américain, puis le côtoya, du sud au nord, jusqu'à Terre-Neuve, sur une longueur de 700 lieues, et revint à Dieppe, d'où il écrivit au roi, le 8 juillet 1524, la fameuse lettre conservée par Ramusio.

Sur la foi de cette lettre et de celle de Fernando Carli, sur la foi de la relation attribuée par l'Archangeli à Verrazzano, sur la foi des souvenirs du dieppois Jean Ribaut et de René de Laudonnière, du globe de Hieronimo Verrazzano, des cartes de Lok et des deux pièces trouvées dans les archives du Parlement de Normandie, on a toujours regardé comme certaine l'expédition de 1523-24.

Il y a deux ans, en 1875, M. Henri C. Murphy, dans un livre très-beau, très-savant, très-bien fait, imprimé à New-York, a nié positivement cette expédition.

M. Henry Harrisse a répondu, dès le 1er janvier 1876, dans la *Revue Critique*, par un bon et solide article.

Dans le cours de la présente année, M. Cornelio Desimoni a publié, dans l'*Archivio Storico Italiano*, une nouvelle réfutation du livre de M. Murphy. Dans un second travail, beaucoup plus étendu, envoyé au Congrès de Luxembourg, il reprend corps à corps l'œuvre du savant américain.

Il me semble que M. Desimoni établit parfaitement, contre M. Murphy, la réalité des découvertes de Verrazzano ; il croit cependant pouvoir faire mieux encore et il garde son manuscrit pour le travailler de nouveau et le présenter à la 3e session du Congrès des Américanistes. Cette persistance de l'écrivain génois ne surprendra pas ceux qui connaissent le livre de M. Murphy, livre plein de faits, de bons arguments, de cartes et de documents inédits.

Il va sans dire, Messieurs, que je souhaite vive-

ment le triomphe de Verrazzano, qui est aussi celui des marins dieppois. Mais quelque chose domine mes préférences, c'est le respect de la vérité historique. Je dis donc ici devant vous, Messieurs, pour qu'on l'entende à Brooklyn, que je suis prêt à demander à M. Desimoni la communication des pièces dont M. Murphy aurait besoin pour soutenir sa thèse devant la 3e session du Congrès, et que, s'il ne peut faire le voyage de Bruxelles, je me chargerai bien volontiers de donner lecture de son travail.

La sixième séance, présidée par M. Léon de Rosny, professeur à l'Ecole des langues orientales, à Paris, est consacrée à la linguistique, à la paléographie et à l'ethnographie. Il s'agit d'arracher aux langues anciennes, aux monuments, aux peintures, aux manuscrits, quelques-uns des secrets des temps précolombiens. Ces études sont évidemment du plus haut intérêt. Chaque mot déchiffré, chaque pierre expliquée est une conquête sur les ténèbres, un rayon de lumière qui percera la nuit des temps. Je voudrais pouvoir vous présenter un résumé de ces travaux, mais il me manque le temps, les renseignements et les connaissances

spéciales indispensables. Je bornerai donc mes efforts à vous donner la physionomie de la séance.

MM. Schwab et Lucien Adam présentent quelques explications sur la prétendue inscription phénicienne du Grave Creek. Il était bien difficile de discuter sur le sens d'un monument imaginaire. L'esprit et l'érudition les ont bien servis, heureusement, et ils ont enterré pour toujours, je pense, cette pierre qui a causé aux savants tant de préoccupations.

Après avoir montré au Congrès les photographies de planches trouvées dans les mounds, M. Lucien Adam présente une analyse grammaticale de seize langues américaines. Un pareil travail ne peut se résumer en quelques lignes, et il faut s'en tenir aux conclusions, qui sont telles : l'unité linguistique n'existe pas plus en Amérique qu'en Europe.

M. l'abbé Pipart présente un essai de lecture des peintures didactiques des Aztèques et des considérations paléographiques et philologiques.

M. Lucien Adam lit un intéressant mémoire de notre collègue, M. Malte-Brun, sur la distribution géographique des langues indigènes sur le sol du

Mexique. Une excellente carte accompagnait ce travail.

M. Forchammer, de Leipzig, compare les langues ouralo-altaïques avec les langues de l'Amérique, au point de vue de la grammaire.

Dans un mémoire sur le Quichoa, M. Henry paraît combattre victorieusement la thèse de M. Lopez sur les races aryennes au Pérou.

Au cours de la discussion, M. le marquis de Monclar rapporte que des Chinois venus au Pérou pour les travaux de l'agriculture, comprirent la langue de deux ou trois villages de la côte, et que cette langue a beaucoup d'analogie avec celle d'une peuplade des bords de l'Amazone. Ce fait sollicite certainement une étude, bien qu'à *priori* il paraisse fort douteux.

La séance est levée sur un mémoire de M. Hide Clarke tendant à démontrer que l'Amérique aurait été peuplée par des tribus africaines et sumériennes.

Nous savons, par les beaux et savants travaux de MM. Oppert et Ménant, que la civilisation sumérienne a donné naissance à la civilisation assyrienne, et que les Assyriens ont reçu du peuple de Sumer l'écriture qu'ils ont si longtemps prati-

quée. Si jamais peuple qui connut l'écriture en a perdu l'usage, si jamais on n'a trouvé en Amérique d'inscriptions cunéiformes, de tribus qui rappellent le type sémite, les mœurs, les lois, la langue, les croyances du peuple de Sumer, on admettra difficilement, et MM. Oppert et Menant, j'en suis certain, n'admettraient même pas du tout, que ce peuple ait fait souche en Amérique. Il faut encore remarquer qu'il aurait dû traverser toute l'Asie, depuis la mer Caspienne jusqu'au Pacifique et qu'un pareil exode, à l'époque où il aurait eu lieu, était chose absolument impossible.

Dans la septième et dernière séance, présidée par M. Waldemar Schmit, M. Leemans, le savant égyptologue, expose et explique des dessins et des échantillons d'ustensiles et d'outils en silex appartenant au musée royal de Leyde.

Nos musées de France possèdent un nombre considérable d'objets similaires, mais ceux de M. Leemans se recommandent par leur provenance américaine. Il est intéressant de constater que les hommes de l'Amérique précolombienne taillaient le silex et l'obsidienne par les mêmes procédés, avec la même perfection et pour les

mêmes usages que les anciens habitants des Gaules. Veuillez me permettre d'ajouter bien vite que je n'infère pas de cette similitude, toute fortuite, que les Américains sont des Gaulois ou que les Gaulois sont des Américains.

Aux explications du savant néerlandais succède un travail de M. Emile Guimet sur l'âge de pierre en Amérique.

M. Guimet a fait ses études sur place, ce qui ajoute infiniment au charme de sa communication.

M. Waldemar Schmit nous transporte ensuite dans la région des glaces par l'analyse d'un travail de M. Rinck, de Gothaab (Groënland), sur l'habitat des Esquimaux. Malgré l'intérêt de cette communication, ce n'est pas pour elle seulement que M. Schmit a quitté le fauteuil de la présidence. Il fait sur les antiquités groënlandaises une véritable conférence. Non-seulement il montre les objets, en explique la forme et la provenance, mais il en montre l'usage. Toute la salle a ri de bon cœur quand il s'essaya, devant les dames, à coudre un morceau de toile avec deux aiguilles de silex.

M. Léon de Rosny, qui le remplace à la tribune, annonce quelques-uns des nouveaux résultats de

ses études relatives au déchiffrement des textes hiératiques de l'Amérique Centrale. Il a joint à son exposé un tableau des monuments sculptés de Palenqué, de Chiapas, et tout particulièrement de Chichenitza, qu'il considère comme le foyer le plus ancien de l'étonnante civilisation isthmique et peut-être même de l'ancien Mexique.

M. Madier de Montjau nous entretient ensuite de Pierre Martyr et des écrivains sacrés de l'Amérique ; M. Stronck, des repères chronologiques de l'Amérique du Nord ; M. Léon de Rosny, des arts et de la civilisation du Yucatan antécolombien.

Notre vénérable président, M. Wurth-Paquet, prenant une dernière fois la parole, clot la session et lève la séance.

Des remercîments unanimes sont votés par l'Assemblée, à M. Wurth-Paquet, président, à M. Schœtter, secrétaire-général, et aux autres membres du Comité d'organisation, ainsi qu'à M. Lucien Adam.

Dans une séance du matin, le Conseil International, présidé par M. le marquis de Monclar, a décidé que la 3e session aurait lieu à Bruxelles, en 1879.

Le soir, un banquet de cent couverts a été offert par la ville de Luxembourg aux membres étrangers.

Les musiques des pompiers de la ville haute et des trois faubourgs, la société philarmonique et la société Concordia se sont réunies pour nous fêter et nous faire applaudir encore le *Feierwoon*, air national du Luxembourg. Les Luxembourgeois ne trouvent rien de plus beau que leur air national, et ils ont bien raison.

M. Servais, le ministre d'Etat de 1870 qui ouvrit les bras à nos soldats malheureux, M. Servais, qui présidait le banquet, a porté un toast à S. M. le Roi Grand-Duc. M. le docteur Schœtter a porté la santé de S. A. R. Mgr le prince Henri. Nous étions là des hommes de tous les pays, de tous les partis, de toutes les communions, mais tous nous savions la vénération des Luxembourgeois pour ces princes qui font leur bonheur, tous nous nous rappelions les services rendus par ce généreux pays à la France en deuil, et tous nous avons crié avec enthousiasme : Vive le Roi ! Vive le prince Henri ! Et nous avons salué des mêmes acclamations les télégrammes de remercîment que voulurent bien nous expédier S. M. et S. A. R.

Je ne puis vous citer tous les toasts, et je vous

assure qu'il m'en coûte de ne pas vous répéter les nobles paroles de M. Servais, de M. Schœtter, de M. Fischer, échevin de Luxembourg, de M. Parisot, adjoint au maire de Nancy, de M. Leemans, de Leyde, de M. Peterken, de Bruxelles, de M. l'abbé de Meissas, de Paris, de M. Lucien Adam, de M. le baron de Hellwald, de Cannstadt, de M. Salentiny, directeur-général de l'Intérieur, de M. de Rosny, de M. Madier de Montjau, de M. l'abbé Schmitz, de Cleveland (Ohio), de M. Juan Garcia Valdivieso, du Chili, de M. Dumont, capitaine Luxembourgeois, qui comme c'était son droit de militaire, porta galamment la santé des dames présentes au banquet.

Messieurs, si le plus grand bonheur d'un homme est d'augmenter le nombre de ses amis, nous avons été heureux à Luxembourg. Nous avons appris à nous connaître, à nous estimer, nous avons conquis réciproquement des amitiés qui seront durables, résultat qui ne me semble pas moins précieux que les progrès très-réels dus au congrès des Américanistes.

J'ajouterai que les autorités et les notabilités nous ont reçus avec autant d'empressement que de sympathie, et, reprenant pour mon compte un passage du discours de M. Parisot, je dirai : « Merci encore une fois à Luxembourg, merci à ses habitants dont nous avons emporté les plus durables souvenirs ; merci à son aimable bourgmestre dont le charmant accueil a fait de chacun des jours passés dans sa chère ville un jour marqué par une fête ».

Je dirai encore, et ce sera mon dernier mot : Merci aux dames de Bruxelles, de Leyde, de Paris qui furent nos compagnes ; merci aux dames de Luxembourg dont le gracieux empressement donnait tant d'attraits à nos longues séances.



Rouen. — Imp. E. Cagniard, rues Jeanne-d'Arc, 88, et des Basnage, 5.